

Les cinéfilles de demain Par Eric Demey

Après Wenstein, quel devenir pour l'actrice glam au cinéma ? Avec *Des femmes qui nagent*, Pauline Peyrade réactive en même temps les vamps de la bobine et les premiers tours de manivelle d'un girl power du septième art. Un patchwork d'images en rafales qu'Émilie Capliez transpose au plateau avec une impressionnante habileté.

La figure de l'actrice est en reconstruction. On se trouve même certainement à un point de bascule que ces femmes qui nagent tente de saisir. A mi-chemin entre la fascination rémanente pour la star – son corps lisse et sans défaut, sa manière unique de prendre la lumière et de susciter le désir – et la mise à nu de toute la violence masculine qui habite le cinéma. Ce n'est pas un hasard si le mouvement #Metoo est né des accusations à l'encontre du producteur Harvey Weinstein. Le cinéma a souvent dévoré ses créatures et le pouvoir d'oppression des hommes s'y est exercé à bien des étages. Art industriel qui façonne nos représentations autant qu'il les reproduit – c'est enfoncer une porte ouverte que de l'écrire – le cinéma a fixé sur la pellicule l'hypersexualisation de la femme qu'il a longtemps cantonnée, dans les films comme sur les plateaux, à des rôles standardisés. (Mais peut-on employer le passé ?).

La très en vue autrice, artiste associée à la Comédie de Colmar et co-responsable du département écrivain.e.s dramaturges de l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre), Pauline Peyrade, vient de publier un très marquant premier roman aux Éditions de Minuit (*L'âge de détruire*). Elle a répondu pour *Des femmes qui nagent* à une commande que lui a passée Émilie Capliez, codirectrice de la Comédie de Colmar. La commande d'un texte amenant l'univers du cinéma au théâtre, où puisse se lire la fascination de la metteuse en scène et comédienne pour ces grandes figures d'actrices du passé, sans passer sous silence par quels rapports de force leurs statues ont été sculptées. En réponse, Pauline Peyrade lui a livré un patchwork éclaté de tableaux qui constitue comme une somme – forcément partielle et partielle – de l'histoire des femmes au cinéma. Bourrée de références disparates qu'on ne capte pas forcément. Comme, par exemple, Romy Schneider dans *La Piscine*, Ophélie Bau à la projection cannoise de *Mektoub my love*, le personnage de Jeanne Dielman de Chantal Ackerman ou Sigourney Weaver qui persiste et signe malgré l'âge à travers la saga des *Alien*. Une ribambelle de femmes, réelles ou fictives, qui ont pris le cinéma à des endroits différents et ont parfois su reconfigurer le rapport patriarcal qui s'y exerce sans pour autant échapper à ses écrasantes forces. Tuilant les tableaux entre eux, décalant dans le temps images du texte et images au plateau, Emilie Capliez en a fait, avec une très belle intelligence scénique, un spectacle qui a pour mérite, entre autres, de donner à entendre la langue de Peyrade, ultra dense, changeante, pleine d'images qui se succèdent à toute vitesse et de variations dans l'énonciation parfaitement rendues.



photo Klara Beck

Pour cela, quatre comédiennes se relaient dans un hall de cinéma dessiné par le scénographe Alban Ho Van. Un grand et beau hall de cinéma à l'ancienne, avec pilier et hauteur sous plafond, fauteuils club, moquette rase et lourdes portes battantes à hublot qui ouvrent sur les salles obscures. Une atmosphère entre peintures de Hooper – les lumières de Kelig Le Bars y contribuent fortement – et *Cinéma Paradiso*, entre les États-Unis et l'Italie, ces deux pays qui ont nourri le septième art de tant de figures féminines glamour. Mais aussi une machine à jouer multipliant les possibilités d'entrées et de sorties ainsi que les espaces de représentation. Au plateau, donc, les quatre femmes se regardent. Se relaient. Se répondent. A travers des scènes et des discours qui se percutent sans répit. Casting porno, vieux film muet sur les « effets du féminisme », thriller lynchéen ou autre effets du vieillissement sur la place de la comédienne se télescopant pour finir sur un renversement de focale via un récit conduit par l'employée gérante d'un cinéma, non plus sur les femmes à l'écran mais sur celles qui viennent voir les écrans, en mode réalisme social. Ces quatre très bonnes comédiennes incarnent quatre générations différentes. Et Léa Sery, petite et métisse tranche d'avec ses aînées – Odja Llorca, Catherine Morlot et Alma Palacios – grandes femmes blanches qui ont beaucoup d'allure. Non pas que la cadette n'en ait pas, mais d'une facture différente, qui sonne comme l'arrivée d'un âge nouveau. Emilie Capliez dit avoir eu l'idée de ce spectacle en observant les postures corporelles académiques que prennent les jeunes femmes lors des concours pour les écoles de théâtre. Avec lui, elle ouvre aussi la porte pour que, sans renier les anciennes, de nouvelles figures de femmes puissent naître qui en cristallisent l'image autrement.



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller
artistique

Abonné·e de Mediapart

1029 | 0
Billets | Édition

BILLET DE BLOG 7 FÉVR. 2023

Actrices et réalisatrices de films, je vous aime, clament Peyrade & Capliez

Assemblant des dizaines d'actrices de cinéma et de réalisatrices de films, la nouvelle pièce de Pauline Peyrade « Des femmes qui nagent », commandée et mise en scène par Emilie Capliez, est un festival de propos de femmes actrices ou réalisatrices et un hymne au cinéma féminin. Quelque soit son sexe et son genre, le public nage de bonheur.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



Scène «Des femmes qui nagent» © Klara Beck

Cela aurait pu commencer comme cela, un soir, une nuit. Pauline Peyrade (autrice et responsable du département Écrivain·e·s-Dramaturges de l'ENSATT), et Emilie Capliez (codirectrice la Comédie de Colmar, Centre National Dramatique) se seraient retrouvées devant le guichet de l'Eden cinéma, celui de Colmar, celui de Lyon ou celui de Cosne-sur-Loire. Elles auraient vu un film interprété par des actrices (comme on disait autrefois dans les génériques de Jean-Luc Godard) et réalisé par une metteuse en scène, une filmeuse, une femme à films, Chantal Akerman par exemple ou Barbara Loden, ou bien Marilyn Monroe filmée par John Huston. C'est à la sortie de l'Eden que les choses se seraient un peu précisées entre elles avec ces deux mots magiques : « et si... ».

Le temps a passé comme un café filtre, elles se sont vues, revues, se sont téléphonées, envoyé des mails, ont parlé de Delphine Seyrig, de Romy Schneider, d'Adèle Haenel aux Césars, de Carole Roussopoulos, de Gena Rowlands et de bien d'autres actrices et réalisatrices. Est venu le jour où Pauline a envoyé *Des femmes qui nagent* à Emilie, un texte fait de nombreux textes où des actrices parlent d'elles à travers des films ou pas, mais sans rôles, sans personnages, sans dialogues apparents, un texte de théâtre écrit pour des actrices de la scène et comme hanté par un rêve de cinéma.

Cela commence par un long texte titré « Séance » composé de plus ou moins courts textes et cela s'achève par un ricochet final titré « L'ouvreuse ». Le titre de l'ensemble, *Des femmes qui nagent*, Pauline l'avait eu très vite, avant même d'écrire les premiers mots. Alors elle a plongé.

« Séance » est une succession de descriptions (tiens, il y a le mot script dans description), de visions de films étayées de souvenirs, de souvenirs filmiques creusés par l'imagination, de script de scènes sans doute re-visionnées sur l'ordi via Cinetek, YouTube ou des DVD.

Et nous voilà, à notre tour, assis dans une salle de théâtre devant une scénographie qui figure le hall d'un cinéma « d'avant » avec ses portes battantes à hublots, son coin confiserie, ses ondulants néons (très beau travail de d'Alban Ho Van). Elles sont quatre actrices de différentes générations à s'épauler et à être le plus souvent à deux ou plus, disons ensemble sur la scène : Odja Llorca, Alma Palacios (en alternance avec Louise Chevillotte), Catherine Morlot (la plus âgée) et Léa Séry, (la plus jeune et la seule non blanche). Un parfait équilibre entre elles, leurs corps, leurs voix, leur façon de bouger, de traverser le plateau. Un choix judicieux de la metteuse en scène assortie d'une direction précise .



Scène «Des femmes qui nagent» © Klara Beck

Des films passent à travers les quatre actrices via les mots de Pauline Peyrade. On reconnaît celui-ci avec Romy, on ignore tout de cette autre scène de film précisément décrite, on reconnaît ou croit reconnaître telle actrice, tel film, cela importe peu. On s'enfoncé, on se laisse submerger, et puis, par touches de plus en plus affirmées, se multiplient ces paroles fortes et féminines de Delphine à Chantal ou Adèle. Quand on lira le texte plus tard, on constatera que chaque séquence porte un titre souvent court comme « *fantôme* », « *couche* », « *rousse* », « *bleu roi* », « *video amateur* », « *ménopause* », « *Presque toute une nuit* » (un magnifique générique en 77 mini-séquences), parfois un nom : « *Seyrig* », parfois une association de prénoms « *Delphine-Jeanne* ».

Fin de la « *Séance* ». Place à « *L'ouvreuse* », sa vie, son œuvre, son trône, ses clefs. Un texte beaucoup plus court, colle un épilogue. Soudain, l'ouvreuse voit telle actrice de cinéma dans la file d'attente, « *je n'en avais jamais vu en vrai* » dit-elle. Les actrices sont donc aussi des femmes. Sur le côté de la scène, a été projeté le générique qui clôt la « *Séance* » soit une bonne centaine de noms par ordre alphabétique de Chantal Akerman à Nathalie Wood. Une communauté, une famille informelle, un étendard.

« *J'ai cherché à interroger ma fascination pour ces femmes, ces icônes qui ont imprimé plus ou moins consciemment ma rétine et restent collée à mon imaginaire* » dit Emilie Capliez. « *Je rêvais d'un texte-somme où interviendrait un nombre important de femmes, un texte qui les rendrait visibles à la hauteur de leur invisibilité* » complète Pauline Peyrade.

Mission doublement accomplie. C'est peu dire que les quatre actrices qui font front sur le plateau ont comblé l'attente de l'autrice et de la metteuse en scène, c'est peu dire qu'elles nous comblent.

Comédie de Colmar jusqu'au 7 février. Puis tournée : au Théâtre de l'Union (Limoges) du 21 au 23 fév, du 8 au 19 mars au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, du 19 au 21 avril à la Comédie de Reims.

Le texte de «Des femmes qui nagent » est publié aux Solitaires Intempestifs, 76p, 14€. Par ailleurs Pauline Peyrade vient de publier « L'âge de détruire », un premier roman aux Editions de minuit, 158p, 16€

THÉÂTRE - CRITIQUE

Des femmes qui nagent de Pauline Peyrade, mise en scène d'Emilie Capliez

THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPPE –
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
DE SAINT-DENIS / TEXTE PAULINE
PEYRADE / MISE EN SCÈNE
EMILIE CAPLIEZ

Publié le 21 février 2023 - N° 308

ARTAGER SUR

 FACEBOOK

 TWITTER

 LINKEDIN

 MAIL

Une autrice, une metteuse en scène, quatre comédiennes, seize amatrices et des dizaines de personnages féminins, actrices de cinéma ou anonymes, présentes sur le plateau ou décrites, évoquées, remémorées, imaginées. Programmée au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, *Des femmes qui nagent* nous plonge dans des fulgurances climatiques amples et persistantes.

Il s'agit d'un projet au long cours. Une commande passée par la metteuse en scène Emilie Capliez à l'autrice Pauline Peyrade. Cette dernière est artiste associée à la Comédie de Colmar, centre dramatique national que codirige la première, depuis 2019, avec Matthieu Cruciani. Durant deux ans, le texte de *Des Femmes qui nagent* (édité aux Solitaires Intempestifs) a été élaboré à la faveur d'allers-retours avec le plateau, avant d'être créé à Colmar, le 31 janvier dernier. Sur scène, Odja Llorca, Catherine Morlot, Alma Palacios (en alternance avec Louise Chevillotte) et Léa Sery (membre de la jeune troupe régionale réunie par les CDN de Reims et de Colmar), interprètes aux âges et styles divers, s'emparent de cette partition impressionniste qui rend hommage au cinéma à travers ses actrices et réalisatrices. Lesquelles ? Finalement, peu importe. C'est un mouvement d'ensemble qui vaut. On devine l'identité de certaines. D'autres sont clairement nommées. La plupart participent anonymement, de manière non moins signifiante, à cette rêverie théâtrale qui fait de ses multiples tableaux, des personnages et situations qu'elle dépeint, la matière dense, charnelle et elliptique, permanente, d'une ode aux femmes, plutôt qu'à la féminité.

Quand la pénombre devient pleine lumière

Chacune de ces évocations est unique : concrète et néanmoins fugace, inattendue jusque dans sa simple quotidienneté. Pas question ici de souscrire aux stéréotypes qui enferment les actrices et réduisent l'existence des femmes. On pense bien sûr à *Sois belle et tais-toi*, documentaire réalisé par Delphine Seyrig dénonçant la condition faite aux comédiennes du 7^{ème} art. *Des femmes qui nagent* est comme un antidote à ces assignations. Procession de présences kaléidoscopiques au sein d'un décor de salle de cinéma signé Alban Ho Van, la pièce de Pauline Peyrade avance et donne corps à une multitude d'individualités, d'attitudes, de caractères, de sentiments, de regards... Ce cortège n'est d'ailleurs pas uniquement composé de célébrités. Marilyn Monroe, Sigourney Weaver, Marguerite Duras et Romy Schneider laissent la place, en fin de représentation, à des spectatrices de films et une ouvreuse de cinéma. Les atmosphères de pénombre qui nourrissent jusque-là la mise en scène profondément exigeante d'Emilie Capliez deviennent pleine lumière. Le geste est différent, la force est identique. D'autres femmes deviennent visibles. On les écoute. On les regarde. On continue de se sentir étonnamment proche de qui elles sont.

Manuel Piolat Soleymat

[Des femmes qui nagent](#)

[Emilie Capliez](#)

[Pauline Peyrade](#)

[Théâtre Gérard-Philippe](#)

LES PLUS LUS



EN PRÉPARATION - ÉTÉ 2023 !
Bientôt, les festivals d'été à découvrir dans La Terrasse !



WORLD MUSIC - AGENDA
Suzanne Vega, des mots doux amers pour conter la vie new-yorkaise



DAVISE CONTEMPORAINE - GROS PLAN
MOMO, la nouvelle création d'Ohad Naharin



CLASSIQUE / OPÉRA - CRITIQUE
No(s) Dames, kaléidoscope lyrique dégenré avec Théophile Alexandre et le Quatuor Zaïde



CLASSIQUE / OPÉRA - AGENDA
Café Libertà, Bach et les odeurs du café

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Des actrices en plan séquence

oeildolivier.fr/2023/02/des-actrices-en-plan-sequence

3 février 2023



À la Comédie de Colmar, avant d'investir le Théâtre de l'Union, le TGP et la Comédie De Reims, Émilie Capliez, co-directrice du lieu, porte au plateau *Des Femmes qui nagent*, texte qu'elle a commandé à Pauline Peyrade pour rendre hommage aux stars de cinéma, aux comédiennes qui après avoir été le jouet des hommes, ont décidé de prendre le pouvoir. Une œuvre kaléidoscopique puissante autant que troublante.

Dans le hall d'un cinéma que l'on pourrait croire désaffecté, des femmes errent, soliloquent, parfois se croisent et échangent quelques mots. Spectatrices, icônes du septième art ou silhouettes figées sur pellicule prennent vie le temps d'une séquence culte, d'un moment marquant, puis disparaissent en coulisses. Traversant l'histoire du cinéma du muet à aujourd'hui, les quatre comédiennes donnent corps à ces actrices et écrivent le récit d'une conquête pour enfin être maîtresse de leur vie, créatrices de leur art, libre d'être bimbo autant que tueuse de monstres.

Belles de jour

Reflète de la société, le septième art est encore et toujours très machiste. Être femme et se faire un nom, exister non au travers des yeux d'un acteur, d'un réalisateur, mais en tant que personne capable de prendre le pouvoir, de montrer autre chose du monde, est quand on voit les réactions à l'intervention d'**Adèle Haenel** aux Césars 2020, loin d'être gagné. Pourtant, fatale, sensible, iconique, les actrices, chacune à leur manière, ont su s'imposer, passer du stade de l'objet de désir à celui de productrice.



Jouant sur une compilation de plans séquence, **Émilie Capliez** les porte au plateau avec sensibilité et intelligence. À la manière d'un kaléidoscope, elle offre un autre regard sur des images culte, des chefs d'œuvres oubliés, des instants magiques, tragiques qui ont marqué le septième art et par ricochet le monde d'aujourd'hui. Ainsi, **Marilyn Monroe** en peignoir de bain dans *Something got to give* – film resté inachevé –, se mue en **Romy Schneider**, confrontée à l'arrivée d'une jeune femme qui déstabilise son couple. **Delphine Seyrig** passe de la fée féministe dans *Peau d'âne* de Demy à la femme au foyer libre de son corps dans *Jeanne Dielman* de **Chantal Ackerman**. Les actrices de *Mulholland Drive* cherchant un sens au film de **Lynch** tendent le flambeau à une **Sigourney Weaver** affirmant par son corps musculeux sa place de tête d'affiche dans la quadrilogie *Alien*. Anonymes, stars de cinéma, toutes se succèdent dans une sorte de fondu enchaîné au féminin. Parfois, les références se perdent, les images échappent à nos souvenirs, mais là n'est pas l'important. La magie opère, plus vivant que jamais, le cinéma habite littéralement la scène et s'offre au public bien différent qu'à travers l'écran.

Une autre focale

En demandant à **Pauline Peyrade**, un texte évoquant le mouvement féministe par le biais des actrices, **Émilie Capliez** invite à déplacer le regard, à voir par d'autres prismes le monde du 7^e art. Ni soumises, ni victimes, ces centaines d'artistes gravées sur pellicule ou cachées derrière la caméra, esquissent un portrait décomposé, défragmenté, démultiplié de la femme d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Portées par quatre comédiennes –épatante **Odja Llorca**, divine **Catherine Morlot**, lumineuse **Alma Palacios** en alternance avec **Louise Chevillotte**, pétillante **Léa Sery** – d'âge et d'horizon différents, ces *Femmes qui nagent* dans des eaux troubles, sexistes, réinventent le rapport à l'image et invitent à une révolution de nos propres représentations.

Refusant toute linéarité, la metteuse en scène signe une fresque où se superpose, se conjugue à l'infini une succession de tableaux, d'impressions fugaces. L'ensemble pourrait paraître au premier coup d'œil déstructuré, il n'en est rien. Au fil des séquences, des liens sororaux apparaissent. Unies par la même volonté de construire une autre histoire, de **Gena Rowlands** à **Karidja Touré**, en passant par **Kirsten Dunst**, **Emma Thomson**, **Alice Guy** ou **Marguerite Duras**, elles redéfinissent à l'écran une femme moins fantasmée et plus réelle, une femme qui prend son destin en main, une femme tout simplement !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Colmar

COLMAR

Nager en pleine lumière

Première, ce mercredi à la Comédie de Colmar, pour *Des femmes qui nagent*. La nouvelle création d'Émilie Capliez met en scène un texte narratif et ambitieux de Pauline Peyrade, où l'image de l'actrice et celle de la femme qui l'incarne s'entremêlent pour un hommage à une pléiade de stars du cinéma.

Une fois encore le décor en jette. Celui *Des femmes qui nagent* est signé par Alban Ho Van, ex-collaborateur entre autres d'Agnès Jaoui, de Philippe Decouflé ou de Christophe Honoré. Après *Little Nemo ou la vocation de l'aube*, Émilie Capliez pose une fois encore sa mise en scène dans une structure complexe et efficace où le déplacement des actrices devient par moment quasi-chorégraphique et où se balade la musique précieuse de Sylvain Jacques.

La chair et l'âme

Différentes entrées, des portes battantes munies chacune d'une fenêtre ronde et le moment venu un stand de popcorn, il suffit de peu pour rappeler le cinéma. Mais le décor peut aussi accueillir quelques instants restitués d'une scène du 7^e Art. C'est sous la lumière des projecteurs et devant l'œil de la caméra -derrière lequel



Quand l'image de l'actrice et celle de la femme qui l'incarne s'entremêlent. Photo L'Alsace/Hervé KIELWASSER

sont au final cachés les spectateurs - que les femmes nagent dans le sens le plus onirique du terme. Celles choisies par l'actrice et la metteuse en scène sont des icônes, des mythes, dont l'image dont nous sommes imprégnés est celle de l'actrice, de la porteuse du rôle, davantage que celle de la femme qui l'incarne.

C'est cette dernière qu'Émilie Capliez et Pauline Peyrade

ramènent dans la lumière. A travers le jeu très précis de Catherine Morlot, d'Odjak Llorca, de Léa Sery (membre de la jeune troupe) et d'Alma Palacios, la chair et l'âme investissent les mots qui nous racontent une multitude de films (parfois avec beaucoup d'humour) dont on reconnaît certains avec facilité, d'autres après un peu de réflexion et certains, pas du tout.

C'est sans importance. C'est le moment créé de gré ou de force par la femme actrice et celle-ci que la pièce entend sublimer. Il est touchant de voir que n'a pas été oubliée l'ouvreuse, à laquelle est consacrée la dernière partie de la pièce pour un moment de grâce où s'exprime, entre délicatesse et humour, la spectatrice des spectateurs.

Christophe SCHNEIDER

clair-obscur épique

Luc Maechel

Des femmes qui nagent de Pauline Peyrade

Actrice... une vie, un destin. Avec les images qui vont avec. Cinématographiques surtout. Et des incarnations tirées (vers le haut, le bas ?) par beaucoup de clichés. Émilie Capliez le constate lors des auditions de jeunes comédiennes qui se moulent dans une forme revisitée d'emplois. Un questionnement qu'elle a partagé avec Pauline Peyrade et qui a abouti à la commande de cette pièce évoquant ces femmes si publiques, mais pas que : L'actrice, c'est la part faillible, laborieuse. La star, elle, ne déçoit jamais. Une écriture en amont, mais aussi en échange avec le plateau.

QUATRE FEMMES DE QUATRE GÉNÉRATIONS – une douzaine d'années les sépare. La parole circule de l'une à l'autre, des monologues surtout, mais le plus souvent adressés : tu fais ci ou ça... qui pointent le conditionnement, interrogent le libre arbitre dans un univers plombé par la fabrique des assignations voulues par le patriarcat. Ou qui prônent la rébellion. Les mots restituent les trajectoires de personnalités iconiques (le spectateur en reconnaîtra quelques-unes). Passent aussi quelques voix enregistrées (Delphine Seyrig...). Quelquefois elles sont embringuées dans des histoires tellement tordues que personne n'y comprend plus rien, y compris elles-mêmes (*Mulholland Drive*).

Vers la fin, Sigourney Weaver (dans la franchise *Alien*) est embarquée dans le rapport au temps, à l'âge (ses démêlés avec la production aussi) : une lutte – souvent drôle – avec les monstres et les machines ! Et si les effets spéciaux n'étaient qu'une énorme érection technologique ?

Car un parfum de sexualisation flotte en permanence, et aux États Unis, les auteurs sont tenus de dénoncer l'Ève tentatrice : le *Hays Office* veille au grain. Sauf qu'il s'est piégé lui-même : *Depuis que les femmes sont entrées dans la chambre à*



Des femmes qui nagent
photo Klara Beck

coucher, elles y sont enfermées. Or les enfants, à un moment, il faut bien les faire et pour ça les mecs doivent bander...

Le son, la musique installent ce lieu : le CINÉMA, ils donnent la densité mythique et le parfum entêtant de souvenirs vécus ou fantasmés comme le décor qui semble sorti d'une toile de Hopper (cinéphile assidu !) avec ses néons assommés par les couleurs sourdes et les plafonds bas, un espace intermédiaire où transitent ces êtres en suspension, qui nagent entre leur vie et leur chimère sur l'écran... qui doit censément être la vie.

À la fin, s'active une petite main, âgée, usée comme l'est ou le sera la majorité de celles qui passent là avant d'aller admirer ces femmes météores que sont les actrices. Quelquefois elle croit en reconnaître une... dans le doute, elle continue à servir le pop-corn, à passer l'aspirateur. Puis éteint la lumière...

mise en scène Émilie Capliez
avec Odja Llorca, Catherine Morlot, Alma Palacios, Léa Sery
scénographie Alban Ho Van, lumière Kelig Le Bars,
costumes Caroline Tavernier, musique Sylvain Jacques

Comédie de Colmar

représentation du 2 février 2023

du 31.01 au 7.02

en tournée du 21.02 au 21.04 2023

